

Essai

Numéro 101, hiver 2005–2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (101), 42–53.

essai

Milan Kundera
LE RIDEAU
ESSAI EN SEPT PARTIES
 Gallimard, Paris, 2005,
 197 p. ; 27,95 \$

Cet essai en sept parties est un remarquable plaidoyer en faveur de l'art romanesque. Remontant d'abord à ses origines pour mieux en circonscrire l'évolution, et ainsi souligner la continuité qui caractérise le roman, Milan Kundera illustre ce qui en fait la spécificité, ce qui distingue le roman, par exemple, de la tragédie et de la poésie. « La prose, écrit-il, ce mot ne signifie pas seulement un langage non versifié ; il signifie aussi le caractère concret, quotidien, corporel de la vie. » Se référant aux œuvres de Cervantes, de Henry Fielding, de Dostoïevski, de Gustave Flaubert, de Honoré de Balzac, de Léon Tolstoï, Kundera expose, en s'attardant au contexte historique et politique des œuvres qui retiennent son attention, de quelle façon le roman a pris forme, a évolué. Les auteurs auxquels il s'intéresse ont en commun, chacun à sa façon, d'avoir sans cesse cherché de nouvelles formes pour exprimer la vie et essayer de la comprendre. À maintes reprises, il rappellera à cet égard l'immense tribut dû à Cervantes qui a permis au roman de trouver sa voie : « Un pauvre gentilhomme de village, Alonso Quijada, a ouvert l'histoire du roman avec trois questions sur l'existence : qu'est-ce que l'identité d'un individu ? qu'est-ce que la vérité ? qu'est-ce que l'amour ? »

Ailleurs, il abordera un thème qui lui est cher : celui de la reconnaissance de l'écrivain, ce qui l'amène à illustrer comment il est plus facile pour un

écrivain issu d'une grande nation de prétendre à l'universel que pour un écrivain issu d'une petite nation. Pour le premier, la défense et l'illustration de l'identité nationale ne représente pas un enjeu, alors que pour le second la question se pose en ces termes : être ou disparaître. Cette façon de cataloguer les œuvres romanesques a eu pour effet d'enfermer nombre d'entre elles dans l'exiguïté des notions politiques, et a eu un impact important sur la manière de lire une œuvre et d'appréhender la réalité selon que l'on est issu, ou non, d'un pays de l'Est. Ici, le romancier porte un jugement sévère sur l'attitude provincialiste qui a freiné – et freine toujours – le développement d'une pensée libre de telles contraintes géopolitiques. « L'Europe n'a pas réussi à penser sa littérature comme une unité historique et je ne cesserai de répéter que c'est là son irréparable échec intellectuel. »

Pour l'auteur de *L'immortalité*, le roman n'est pas un genre littéraire, mais un art autonome qui ne se compare pas aux autres genres. L'exigence du roman est de mettre à nu, de découvrir une parcelle du monde jusque-là inconnue, ce qui amène l'essayiste à écrire des pages élogieuses sur les écrivains (Witold Gombrowicz, Franz Kafka, Gabriel García Márquez, pour ne nommer que ceux-là) qui ont permis d'élargir nos horizons, « d'avancer sur la route héritée », comme il le souligne, sans recopier « des vérités brodées sur le rideau de la préinterprétation ». Ce retour aux écrivains qui ont marqué son propre cheminement l'amène également à s'interroger sur la nature même de l'écrivain. Le

véritable écrivain, rappellera Kundera, cherche d'abord et avant tout à demeurer fidèle à sa propre démarche, à ne pas verser dans la répétition, à déchirer le rideau qu'on lui tend. Remarquable par sa concision, sa clarté et son étendue, cet essai intéressera tous ceux qui cherchent dans le roman, et dans la lecture en général, autre chose qu'un divertissement. À lire et à relire.

Jean-Paul Beaumier



Roger Marcaurelle
RENÉ DAUMAL
VERS L'ÉVEIL DÉFINITIF
 L'Harmattan, Paris, 2004,
 299 p. ; 43,95 \$

Après une jeunesse ubuesque, René Daumal lança, avec quelques amis dont Roger Gilbert-Lecomte, la revue *Grand Jeu* qui suivait une voie parallèle au surréalisme d'André Breton. La revue ne connut que trois numéros ; mais Daumal poursuivit ses recherches du côté de la

métaphysique orientale, oscillant un moment entre la dialectique de Hegel et le non-dualisme de Shankara, puis s'engagea ouvertement sur la voie exigeante du philosophe hindou, consacrant tous ses efforts à approfondir la relation entre l'individualité et l'absolu.

Les poèmes écrits à cette époque reflètent sa lutte héroïque contre le dualisme de la philosophie occidentale et ses tentatives pour atteindre l'éveil définitif que propose le Vedanta hindou. Il meurt malheureusement à l'âge de 36 ans, laissant beaucoup de projets inachevés. C'est le périple de cette courte vie que tente de retracer consciencieusement le livre de Roger Marcaurelle. Les poèmes de Daumal y sont analysés minutieusement : les mêmes thèmes reviennent inlassablement et les répétitions de l'exégète finissent parfois par éclipser la beauté formelle des œuvres citées. Le livre permet avant tout la découverte d'un auteur dont les exigences s'élevaient bien au-dessus de la complaisance littéraire, vers la cime d'une quête spirituelle rare et austère. À recommander en particulier aux lecteurs que la recherche métaphysique intéresse.

Jean-Claude Dussault

Sous la dir. de
Marcel Gaumond
LE CINÉMA
ÂME SŒUR
DE LA PSYCHANALYSE
 L'instant même, Québec,
 2005, 294 p. ; 34,95 \$

Le cinéma, Âme sœur de la psychanalyse est un recueil de conférences ayant été présentées au groupe de discussion « Ciné-Psy » de Québec. Il regroupe les propos de quinze spécialistes des sciences humaines sur autant de films classiques contemporains, tels *Eyes wide Shut*, *Interview with a*

vampire et *La chambre du fils*. Du concours de tous ces universitaires et des films passionnants au programme, j'étais en droit d'espérer beaucoup : je dus me contenter de peu.

Le livre manque de cohésion. Il semblerait qu'on ait cherché à regrouper dans un même ouvrage des conférences qui, initialement, n'avaient guère de rapport entre elles. Résultat : beaucoup d'idées intéressantes sont abordées, mais trop souvent de manière superficielle. L'angle d'étude annoncé dans le titre de l'essai de Marcel Gaumond (psychanalyste et instigateur du « Ciné-Psy ») se perd rapidement, et l'ouvrage prend une couleur incertaine. Le fil conducteur, assez solide entre les quatre premiers chapitres, s'estompe à partir du cinquième, puis disparaît. On saute alors d'un domaine à l'autre sans aucune transition, surfant sur le sujet plutôt que d'y plonger.

De plus, comme on peut s'y attendre d'œuvres collectives de ce genre, la qualité des raisonnements manque de constance et certains auteurs semblent peiner derrière leur brouette théorique chancelante...

Il y a fort à parier, d'ailleurs, qu'ils ne seront pas les seuls à peiner. Car ne l'oublions pas, *Le cinéma, Âme sœur de la psychanalyse* est avant tout issu de conférences destinées à des gens informés. Une certaine familiarité avec les sciences humaines est de ce fait essentielle, ne serait-ce que pour suivre les auteurs dans leurs raisonnements. Mais comme tous utilisent le langage de leur domaine...

Au final, bien qu'il souffre grandement du fait qu'il soit issu de conférences hétéroclites destinées à une élite, *Le cinéma, Âme sœur de la psychanalyse* rassemble plusieurs excellentes idées et saura intéresser les férus de sciences humaines. Les lecteurs désireux d'en savoir plus pourront visiter le site

Une accompagnatrice

Sous-titré *Récit d'un accompagnement*, le plus récent livre de Marité Villeneuve regroupe sept carnets, rédigés de novembre 1998 à avril 2004, dans lesquels la psychologue a inscrit son histoire : celle de l'accompagnement de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer.

Désormais conférencière, poète et essayiste, Marité Villeneuve partage dans ce récit sobre et doux les peines, les craintes et les doutes causés par la maladie qui affecte sa mère, ainsi que les nombreux moments de bonheur passés auprès d'elle. L'aventure est difficile, et pour celle qui accompagne, les carnets constituent un précieux compagnon. L'écriture s'avère effectivement un réflexe, un moyen de donner du sens à cette douloureuse expérience. « [J]e n'écris que pour cela : témoigner en partageant ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu, ce que j'ai appris [...]. Écrire pour construire un savoir sur la vie qui s'élabore à partir de la vie même. »

Le temps passe, les pages s'accumulent, et les moments partagés avec la personne atteinte sont parfois difficiles, mais toujours touchants. Puis, lentement, les rôles s'inversent et la fille devient la mère de sa mère, se voit confier le rôle de celle qui rassure et berce

l'autre de sa tendresse. Confrontée à des repères qui s'effacent, à une mémoire qui fuit de plus en plus, l'aidante constate que l'écriture possède un pouvoir d'action. « Maman baisse', c'est l'anéantissement, le désert à l'horizon. Alors, par un mouvement inversement proportionnel, on voudrait que l'écriture lève. Comme un gâteau. [...] Il faut que ça pousse, petites graines de mots dans un jardin de mémoire. » Serait-il donc possible de faire surgir de la beauté au cœur du pays sans mémoire ? Au fil des pages et de son expérience d'accompagnement, Marité Villeneuve comprend que son récit est un témoignage important, et qu'il n'est pas impudique de le partager. Empreints de respect et d'amour, ses carnets touchent, et reconfortent.

Véronique Pepin

Marité Villeneuve

JE VEUX RENTRER CHEZ MOI

RÉCIT D'UN ACCOMPAGNEMENT

Fides, Montréal, 2005, 244 p. ; 24,95 \$



du groupe de discussion, www.cine-psy.com, ou jeter un coup d'œil à la chronique « Ciné-Psy » du magazine *Le Clap*.

Philippe Groppi

Alain de Botton DU STATUT SOCIAL

Trad. de l'anglais

par Jean-Pierre Aoustin

Mercure de France, Paris,
2005, 376 p. ; 43,95 \$

Alain de Botton, jeune auteur anglais né en 1969, n'est ni un Platon, ni un Nietzsche, ni un Sartre, mais il écrit de beaux et de bons livres de philosophie. Sachant éviter les écueils de la facilité, il s'empare d'un sujet et l'explore dans toutes ses dimensions historiques, existentielles

et esthétiques. Ici, il s'agit du statut social et de l'anxiété qu'il suscite.

On ne saurait parler du statut social sans parler des métamorphoses de l'égalité. Dans les sociétés aristocratiques, le rang social de chacun était décidé dès la naissance. Le passage vers le régime démocratique vint brouiller les cartes. L'auteur rappelle la pensée de Tocqueville à ce propos : « Quand l'inégalité est la loi commune d'une société, les plus fortes inégalités ne frappent point l'œil ; quand tout est à peu près de niveau, les moindres le blessent ». La révolution industrielle ayant rendu plus facilement accessibles une foule de marchandises, la plupart des individus se sont mis alors à ressentir

comme un droit fondamental la capacité de pouvoir se procurer en abondance des produits de qualité. Pour chacun, il y va, après tout, de son statut social.

Cette ère d'égalité comporte cependant son revers : si notre fortune, autant au sens de richesse matérielle que de destin, ne dépend plus uniquement de notre naissance, mais de nos propres mérites, l'estime de soi tend à s'affaiblir quand les buts visés rencontrent peu de succès. À quoi imputer ce mauvais sort ? Ne devrait-on pas moins désirer alors afin de moins souffrir ?

Alain de Botton explore avec finesse des idées consolantes ou désolantes sur la réussite ou l'échec de notre vie : Dieu nous aime tous également, les riches sont immoraux, les riches sont

essai

plus utiles que les pauvres, les pauvres sont stupides, etc.

Parmi les solutions à l'anxiété liée au statut social, l'auteur de *Comment Proust peut changer votre vie* signale les contributions de la philosophie, de la politique, du christianisme, de l'art et même de la vie de bohème. Comparer notre vie à l'aune de l'éternité semble certes d'abord amoindrir celle-ci – Xerxès, roi de Perse, pleurerait à l'idée que dans un siècle tous ceux qu'il voyait seraient morts – mais, paradoxalement, prendre conscience d'une certaine insignifiance de nos existences peut aider à vivre.

Alain de Botton nous offre un beau livre. Non seulement il nous entretient, dans un style élégant, de pensées fondamentales sur l'existence, mais il parsème son livre d'une foule d'anecdotes biographiques, de tableaux, de reproductions d'œuvres d'art, de photos d'archives, etc. Ainsi parvient-il à combler à la fois nos sens et notre intelligence.

René Bolduc

J. M. Bumsted
LOUIS RIEL C. CANADA
LES ANNÉES REBELLES
Trad. de l'anglais
par Marie-Hélène Duval
Des Plaines, Saint-Boniface,
2005, 367 p. ; 29,95 \$

Traître meurtrier ou héros ? La mort du légendaire Louis Riel fascine encore d'autant plus que « le gouvernement [du Canada] n'était pas tenu de le faire exécuter ». Les vives discussions entourant sa condamnation en 1885 demeurent d'actualité. L'auteur J. M. Bumsted précise : « Ce Canada [de l'Ouest] devait être unilingue et uniculturel ». « Il ne fallait pas que les Cana-

diens français s'y rendent en trop grand nombre. » Prophétique ou opportuniste, Honoré Mercier affirme en 1886 que « la mort de Riel mènera inexorablement à l'élection d'un gouvernement [...] qui se voue à la défense de l'autonomie québécoise ».

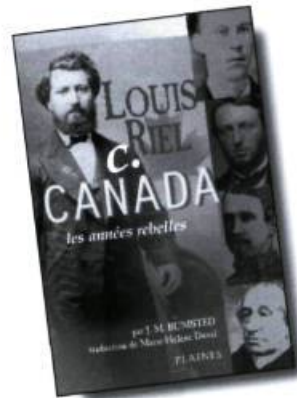
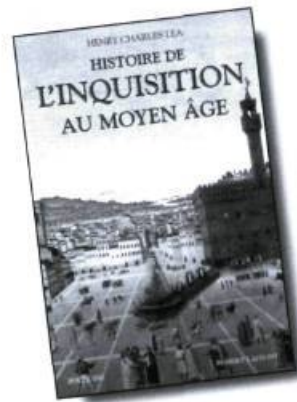
Louis Riel est le seul Canadien à jamais avoir été accusé de haute trahison. Le chef métis, issu d'une famille influente de Saint-Boniface, a pourtant connu l'appui d'illustres personnalités dont Monseigneur Alexandre Taché qui dira au cours d'une prédication « que le Canada traitera les gens de 'ce pays' avec justice ». Peine perdue.

Vivant, Riel ne connaît pas la clémence de la cour ; mort, il ne connaît pas, du moins pas encore, le pardon posthume.

Porte-étendard de multiples combats, Riel symbolise la résistance des Métis et des Autochtones à l'assimilation canadienne. Il est « le héros des efforts des francophones en vue de préserver leur langue, leur religion et leur culture dans l'Ouest canadien ». « Riel concrétise la résistance énergique à l'impérialisme centralisé d'un Canada dominé par l'Ontario protestant. »

« Aucun personnage de l'histoire du Canada n'a fait l'objet d'autant d'études biographiques que Riel. [...] Aucune de ces études, pourtant, n'est parvenue à bien cerner le personnage. » Le professeur d'histoire nie avoir produit une énième biographie du populaire politicien. « Je préfère rédiger une étude historique [...] laquelle met l'accent sur la longue confrontation, surtout juridique, avec le Canada. » La qualité de la recherche et l'écriture élégante de J. M. Bumsted collent bien à cette définition.

Michèle Bernard



Henry Charles Lea
HISTOIRE DE
L'INQUISITION
AU MOYEN ÂGE
Trad. de l'anglais (États-Unis)
par Salomon Reinach
Robert Laffont, Paris, 2005,
1458 p. ; 63,95 \$

Vous aimez l'histoire, les détails, la politique européenne, les briques de près de 1500 pages et, surtout, vous aimez le Moyen Âge ? Vous serez amplement servis avec la réédition de *Histoire de l'Inquisition au Moyen Âge* de Henry Charles Lea. Cet ouvrage, paru en français pour la première fois en 1903 – qui constitue encore aujourd'hui une référence incontournable –, nous raconte bien sûr *une histoire de l'Inquisition*, mais en tentant d'expliquer la genèse, les enjeux politiques nationaux qui y étaient associés et, enfin, la mise en train de cette machine à broyer

de l'hérétique. Les amateurs de la vision idyllique du Moyen Âge – celle qui se vend dans les boutiques de vêtements et accessoires pour les *Fêtes de la Nouvelle-France* ou de *Donjons et dragons* – en prendront pour leur rhume. En effet, nul besoin d'être spécialiste pour comprendre que la vision actuelle du Moyen Âge n'a rien à voir avec la violence, l'ignorance généralisée et l'injustice qui régnaient à cette époque. C'est à ce moment que notre Très Chère Mère l'Église de Rome dirigea les Croisades vers Jérusalem tout en établissant son hégémonie sur l'ensemble de l'Europe, faisant ainsi naître l'empire chrétien qui s'oppose, encore aujourd'hui, à l'Islam.

Si donc l'Inquisition a permis, selon Henry Charles Lea, à l'Église catholique-romaine d'étendre sa domination, elle a aussi joué un rôle essentiel dans la création de la France actuelle et dans la disparition des autres croyances, religions jugées hérétiques par Rome, qui pullulaient au sud de la Loire et qui, surtout, ne reconnaissaient pas l'autorité du Pape...

Il est bien sûr question de bûchers, de procès, de rhétorique théologique, etc. Mais aussi de « la politique civilisatrice » de Charlemagne, que l'auteur illustre de nombreux exemples, et qui sera le modèle utilisé par Rome pour créer son *dominion*.

Sylvain Marois

Geneviève Robitaille
ÉLOGE DES PETITS RIENS
Leméac, Montréal, 2005,
84 p. ; 11,95 \$

D'une écriture fine et sensible, Geneviève Robitaille consigne ses réflexions et ses jours éclairés de petites joies qu'elle nomme « petits riens » : Lili, la chatte « de nulle part », se blottit contre sa maîtresse sous un éredon de plumes ; sur les rives de Kamouraska, un splendide chêne rouge côtoie le fleuve

Saint-Laurent ; Marianne, la fillette à qui l'écrivaine dédie tous ses livres, court et virevolte, pleine de sa fragile jeunesse.

Dans la vie de Geneviève Robitaille, ces instants de beauté et de bonheur sont loin d'être banals. Atteinte d'une maladie dégénérative qui entrave sa mobilité et lui retire peu à peu la vue, cette passionnée d'art et de théâtre a choisi de faire sienne cette formule de Van Gogh : « Trouve beau tout ce que tu peux ». De son fauteuil roulant, elle voit le monde, l'observe, puis nourrit des pensées et des espoirs : « J'ai trois formidables aspirations : marcher dans l'automne (et l'hiver qui arrive à grands pas !), lire, cuisiner une soupe. [...] Pouvoir exécuter l'ordinaire, tout l'ordinaire ! » Ses ambitions sont à la mesure de son quotidien fait de « tranquillités simples ».

Pour celle qui fut jadis comédienne, l'écriture constitue un « rêve magnifique » qui enrichit le quotidien. Déjà auteure de deux récits autobiographiques (*Chez moi*, 1999, et *Mes jours sont vos heures*, 2001), Geneviève Robitaille aspire à la fiction, aux histoires inventées, hors de l'ordinaire. Elle souhaite faire voyager le lecteur, lui donner à lire des récits grandioses, mais constate inéluctablement que ce dont elle veut parler n'est jamais loin d'elle. Lucide, elle note : « [C]e que méritait la littérature c'était mon imparfaite authenticité, aussi peu spectaculaire soit-elle ».

Éloge des petits riens n'est effectivement ni spectaculaire ni parfait. Loin de l'œuvre fabriquée (Geneviève Robitaille se présente comme une artisanne plutôt qu'une artiste), son récit, dénué de prétention, touche et apaise. Sans choisir l'apitoiement, l'auteure ne verse pas dans l'optimisme à tout prix. On apprécie son authenticité, ses nuances, son écriture à la fois lucide et lumineuse.

Véronique Pepin



Linda McQuaig
LA RUÉE VERS L'OR NOIR
COMMENT LE PÉTROLE
ÉCRIT L'HISTOIRE... ET
L'AVENIR DU MONDE
Trad. de l'anglais
par Jean-Louis Morgan
Stanké, Outremont, 2005,
364 p. ; 29,95 \$

Se débarrasser d'armes de destruction massive, écraser le soutien au terrorisme international, implanter la démocratie : telles

sont les raisons (invalidées les unes après les autres) évoquées par le président Bush pour justifier l'invasion américaine en Irak. S'accaparer les formidables réserves pétrolières de ce pays ? Cela a été jugé par nombre d'intellectuels et d'observateurs comme une explication bien trop grossière pour être envisagée comme sérieuse...

Et pourtant, soutient l'auteure, journaliste anglo-canadienne, une étude de la politique étrangère américaine amène plutôt à cette banale conclusion : le pétrole est la principale raison derrière l'action des États-Unis. « [...] pendant que se déroulait la saga irakienne, le pétrole semblait être curieusement absent de la scène, invisible, dissimulé à la vue de tous. » La mainmise sur l'Irak ne répond donc pas aux nobles idéaux émis par les occupants de la Maison-Blanche, mais à une volonté de contrôler directement

le pétrole, pierre angulaire et centrale de la politique américaine dans le monde, et ce, depuis 50 ans. « Washington s'est fixé des solutions à long terme encore plus ambitieuses pour résoudre la crise énergétique : prendre physiquement le contrôle des puits de pétrole au Proche-Orient. »

Le livre constitue une charge contre la place démesurée qu'occupe le pétrole dans nos vies. Une dépendance aux conséquences graves et multiples, autant sur le plan de la politique internationale que sur l'état de l'environnement. Si c'est le style de vie occidental qui explique cette place excessive, les États-Unis sont les principaux fauteurs ; alors qu'ils comptent pour 4 % de la population mondiale, ils produisent 25 % des gaz à effet de serre de la planète.

Quel défi donner à ceux qui veulent s'attaquer au rôle démesuré du pétrole dans nos vies ? L'efficacité énergétique, des efforts accrus pour développer les énergies naturelles de substitution... et, pour débiter, une consommation beaucoup moindre de carburant.

Yvan Cliche



Écosociété

SERGE MONGEAU
Non, je n'accepte pas
Autobiographie, tome 1 (1937-1979)



ISBN 2-923165-15-2
 296 pages
 avec cahier photos

SERGE MONGEAU
Non, je n'accepte pas
Autobiographie, tome 1 (1937-1979)

Il a été le premier à répandre l'idée de la simplicité volontaire au Québec. Auteur de plus de 25 livres et conférencier fort sollicité, Serge Mongeau a toujours été un citoyen très impliqué dans de nombreuses initiatives visant à améliorer notre société. Dans cette première tranche de son autobiographie, il nous raconte sans complaisance ses divers engagements et quelques-uns de ses multiples combats.

PIERRE MOUTERDE
Repenser l'action
politique de gauche
Essai sur l'éthique, la politique et l'histoire



ISBN 2-923165-18-7
 196 pages

PIERRE MOUTERDE
Repenser l'action
politique de gauche
Essai sur l'éthique, la politique et l'histoire

« Une tentative de passer au crible de la critique rationnelle, l'héritage d'une certaine gauche, afin de saisir chez elle ce qui résisterait au temps et permettrait de faire face aux exigences de la situation d'aujourd'hui. » Pour tous ceux et celles qui souhaitent des transformations sociales et politiques majeures et s'intéressent au renouvellement de la pensée de gauche.

Jacques Lacan
DES NOMS-DU-PÈRE
Seuil, Paris, 2005,
109 p. ; 24,95 \$

Voici réunies deux contributions majeures de Jacques Lacan, proposées dans une suite qui leur procure un relief spécifique. Le premier texte, intitulé « Le symbolique, l'imaginaire, le réel », traite, avec en arrière-fond les avancées de Claude Lévi-Strauss, des trois registres fondamentaux quoique absolument distincts de la réalité humaine pour en venir à proposer un schéma du déroulement hypothétique d'une cure analytique. Mais justement, pour que celle-ci soit pensable, il faut

essai

commencer par se poser la question de ce qu'il en est de la parole, de ce qu'elle représente dans l'échange entre les humains.

Or, cette conférence, prononcée le 8 juillet 1953, prend place à un moment crucial de la pensée de Lacan et du mouvement psychanalytique français et, plus largement, mondial. Nous sommes en effet juste avant le fameux « Fonction et champ de parole et du langage en psychanalyse », texte vivement critiqué par Jacques Derrida (dans le célèbre « Facteur de la vérité ») mais dont on peut dire qu'il revient à Freud en reprenant la thèse que l'expérience analytique se fonde avant tout sur la parole, le sujet se constituant comme humain en tant qu'effet de langage et de signifiant. L'idée lacanienne que le petit d'homme est parlé (par ses parents) avant que de parler rejoint les postulats de Françoise Dolto qui participe d'ailleurs avec d'autres à la discussion suivant la conférence. De plus, c'est la première fois qu'est articulée la fameuse triade imaginaire, symbolique et réel, laquelle portera toute l'œuvre de Lacan jusque dans son déploiement topologique.

Quant au second texte du volume, « Introduction aux Noms-du-Père », il s'agit de la transcription de la seule séance, tenue le 20 novembre 1963, d'un Séminaire que Lacan allait aussitôt interrompre et qu'il ne reprendrait jamais sinon, en 1973, sous le titre *Les non-dupes errent*. S'ouvre cette fois l'immense question du Père et de sa nomination. Dans le processus par lequel la fonction du père réalise la sortie du sujet hors du champ du désir de la mère, le pacte symbolique que repré-

sente le Nom-du-Père noue les mots et les choses pour le « parlêtre », lui donnant ainsi sa place dans le réel.

Michel Peterson

Mario Vargas Llosa
LE LANGAGE
DE LA PASSION
CHRONIQUES
DE LA FIN DU SIÈCLE
Trad. de l'espagnol
par Albert Bensoussan
et Anne-Marie Casès
Gallimard, Paris, 2005,
358 p. ; 47,50 \$

Romancier prolifique capable d'une ironie suprême (*Pan-taleón et les visiteuses*) mais aussi essayiste, Mario Vargas Llosa a publié, au cours de ses nombreux voyages, une somme de petites chroniques parfois mordantes, rédigées dans un style fluide et toujours élégant. *Le langage de la passion* réunit 47 de ces essais écrits à l'étranger.

Certains critiquent la politique intérieure des pays voisins de son Pérou natal, comme le Venezuela (« Le suicide d'une nation ») ; d'autres portent sur l'actualité des années 1990, comme le débat sur le multiculturalisme, qui « n'est pas une doctrine née en Afrique, en Asie ou en Amérique latine », mais bien « dans les universités des États-Unis d'Amérique et d'Europe occidentale ». L'auteur péruvien réfléchit également sur la littérature contemporaine : il affirme, à la suite de Henri Raczymov, qu'il n'y a plus de grands écrivains (« La mort du grand écrivain »), mais évoque au passage Jorge Luis Borges, Robert Louis Stevenson, Edgar Poe, Jean-Paul Sartre et Octavio Paz. Plus loin, tout en critiquant les dogmes religieux, il affirme



du même coup « qu'une culture exclusivement laïque plonge dans la confusion et une dangereuse anomie morale ».

Comme tout intellectuel, le romancier prend parti sur des questions délicates : pour l'immigration clandestine et contre les mesures de contrôle aux douanes (« Les immigrants ») ; pour la Palestine et contre le gouvernement d'Israël (« Promenade à Hébron ») ; pour les « Indigènes du Chiapas » et contre les zapatistes ; contre « l'exception culturelle » (« L'identité française »), mais aussi contre le nivellement par le bas et la presse à sensation anglaise, décriée comme un triste exemple de la frivolité « qui règne en souveraine sur la civilisation post-moderne ». L'une des pièces les plus savoureuses demeure le procès du mythique philosophe Jean Baudrillard (« L'heure des charlatans »).

On lira *Le langage de la passion* à petites doses, comme il fut rédigé. Toutefois, l'essayiste Vargas Llosa ne surpasse pas le romancier qui sommeille en lui, sans doute parce que ces chroniques datant des années 1990 ont déjà vieilli, tandis que ses romans demeurent souvent intemporels.

Yves Laberge

Michel Dorais et Éric Verdier
SAINS ET SAUFS
PETIT MANUEL DE LUTTE
CONTRE L'HOMOPHOBIE
À L'USAGE DES JEUNES
VLB, Montréal, 2005,
176 p. ; 17,95 \$

Réputé pour ses ouvrages sur l'homosexualité (*Éloge de la diversité sexuelle*, *Mort ou fif*), le sociologue québécois Michel Dorais aborde à nouveau le sujet en s'adressant cette fois aux adolescents. Coécrit avec le psychologue français Éric Verdier, *Sains et saufs* se veut un petit traité à l'usage d'un jeune lectorat qui s'interroge ou qui prend conscience de sa différence sexuelle. On y retrouve une panoplie de conseils pour contrer l'homophobie, l'incompréhension, le rejet et les préjugés tenaces qui minent l'épanouissement de gais et de lesbiennes et poussent nombre d'entre eux à demeurer dans le placard ou, pire, à se suicider, comme en témoignaient les données alarmantes dévoilées dans l'essai *Mort ou fif*.

Loin d'être ringard, ce petit manuel regorge de témoignages d'adolescents qui ont vécu certains problèmes d'affirmation ou qui ont dû affronter l'hostilité de leur entourage. En outre, le lecteur peut retrouver, à la toute fin du livre, une liste assez complète d'organismes québécois et français (Gai écoute, Fondation Émergence, S.O.S homophobie, etc.) qui viennent en aide aux jeunes gais en détresse. Se rapprochant davantage du guide pratique que de l'essai, cet ouvrage possède le mérite de venir combler un vide immense parmi tout ce qui a pu s'écrire au sujet de l'homosexualité, car rares sont les livres qui s'adressent aux adolescents de manière aussi juste, sans leur servir les sempiternelles leçons de morale

ni les effrayer. Ce petit bouquin saura aussi servir de guide aux parents qui apprennent l'homosexualité de leur fils ou de leur fille et qui ne savent trop de quelle façon réagir. À cet égard, les témoignages sauront certainement faciliter l'acceptation et l'après *coming out*.

Éric Gauthier

**Uwe Timm
À L'EXEMPLE
DE MON FRÈRE**

*Trad. de l'allemand
par Bernard Kreiss
Albin Michel, Paris, 2005,
197 p. ; 28,95 \$*

Uwe Timm avait trois ans lorsque son frère mourut sur le front russe en 1943. À qui revient la responsabilité du décès d'un jeune Allemand de 19 ans élevé dans l'idéal prussien, se demande-t-il ? Au père, dont l'élégance cache de plus en plus mal, au fil des ans, la conscience de l'échec que fut sa vie ? À un fou nommé Hitler ? Ou au frère lui-même ?... Il n'était pas un simple soldat, avoue l'auteur, mais un SS. Bon, il ne travaillait pas dans les camps, et n'a jamais vanté non plus, même dans le journal qu'il rédigeait secrètement durant les combats, la suprématie de la

Une somme sur l'islam

Sil fallait ne disposer que d'un seul ouvrage d'analyse et de réflexion sur la civilisation musulmane, son histoire, son développement, sa condition présente, ce serait celui-ci : *Islam*, de Bernard Lewis. Cet historien polyglotte, né en Grande-Bretagne d'une famille de confession juive, est, à presque 90 ans, le plus célèbre islamologue vivant, voire de l'histoire. Cet enseignant à Princeton depuis 1984 livre, ni plus ni moins, que son testament intellectuel.

Dans une remarquable introduction, Bernard Lewis décrit d'ailleurs son parcours professionnel. Il y discute avec brio de sa conception de l'étude de l'Histoire, de l'enseignement et de la recherche, de la vie académique, des thèmes qui passionneront assurément les enseignants et étudiants en sciences humaines.

L'ensemble réunit, en quelque 1300 pages bien tassées, les meilleurs écrits d'une longue et productive carrière. L'auteur nous plonge ainsi en plein cœur du cheminement historique de la civilisation islamique, depuis son apparition au VII^e siècle jusqu'à l'après 11 septembre. Sont ainsi savamment analysés, mais dans un langage accessible, la place des Arabes dans l'Histoire, les relations de l'islam avec les juifs, l'islam et la démocratie, ainsi que des sujets plus d'actualité, tels le conflit israélo-palestinien ou la dérive terroriste.

Son analyse du recul historique de l'islam et de son rapport à la modernité, et les sentiments actuels d'une partie de la communauté

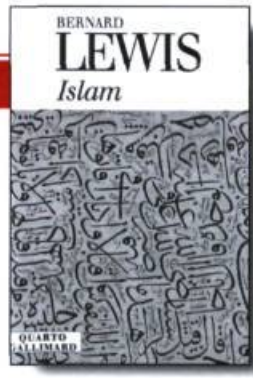
musulmane, intéressera tous ceux qui ont vu l'islam entrer avec force ces dernières années dans l'actualité internationale. « Depuis quelque temps, il s'est produit dans ces pays un revirement des esprits, un mouvement de réaction contre la civilisation de l'Occident et contre les institutions caractéristiques qui lui sont associées, telle que la démocratie libérale et la libre entreprise. Tel étant l'état des esprits, toute occasion de montrer sa force et de s'en servir contre l'Occident est une source de profonde satisfaction. »

L'auteur déplore la longue léthargie de la civilisation arabo-musulmane depuis quelques siècles (« la glorieuse civilisation d'autrefois est tombée bien bas ») et insiste sur la nécessité pour elle non pas de se cantonner dans sa rigidité religieuse, mais de remodeler ses schémas de pensée, d'adopter de nouvelles perspectives, de faire place à la création. Sans quoi elle restera sujette à la domination étrangère, qui est son lot depuis plus de deux siècles.

Yvan Cliche

**Bernard Lewis
ISLAM**

*Trad. de l'anglais (par différents traducteurs)
Gallimard, Paris, 2005, 1333 p. ; 47,50 \$*



**Voici 3 dictionnaires
pour parfaire l'écriture**

Par Jacques Beauchesne

Dictionnaire des cooccurrences
ISBN 2-7601-5841-1 (416 pages)
Dictionnaire des cooccurrences à l'usage des écoles
ISBN 2-7601-6742-9 (576 pages)
Dictionnaire de l'écrivain en herbe
ISBN 2-7601-6813-1 (192 pages)

UN GRAND UN MOYEN UN PETIT



Guérin Montréal Toronto
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Tél. : (514) 842-3481 • Téléc. : (514) 842-4923
Courriel : francel@guerin-editeur.qc.ca
Site Internet : <http://www.guerin-editeur.qc.ca>

Non ! il ne s'agit pas de dictionnaires des synonymes, mais de trois ouvrages tout à fait originaux pour trouver facilement le mot adéquat afin de décrire un objet ou exprimer une pensée.

Il s'agit d'une trilogie dont le premier ouvrage s'intitule **Dictionnaire des cooccurrences**. Ce livre a reçu un accueil aussi enthousiaste qu'insoupçonné de la part des professionnels de l'écriture et du public en général.

Le deuxième, le **Dictionnaire des cooccurrences à l'usage des écoles**, comme son nom l'indique, s'adresse à tous les niveaux scolaires confondus. Finalement, le **Dictionnaire de l'écrivain en herbe** s'adresse spécialement aux tout-petits et aux plus âgés qui sont tentés par l'appel de l'écriture.

essai

race à laquelle il appartenait. Pourtant, dans une langue sèche il écrit : « Tête de pont sur le Donetz. À 75 m Ivan fume une cigarette, un festin pour mon FM [arme] ». Pour l'écrivain Uwe Timm, l'écheveau paraît inextricable. À l'exemple de son frère, il écrit une sorte de journal non daté dans lequel il consigne réflexions et souvenirs qui l'aideront à y voir plus clair. Car même s'il a à peine connu ce héros – ainsi le concevait le père – son omniprésence, en plus de l'avoir laissé dans l'ombre, a toujours symbolisé dans sa propre existence une fracture, une tache, un fardeau moral. Des années durant, il n'est jamais allé plus loin que cette phrase meurtrière. Mais désormais que son père, sa mère et son unique sœur sont morts, il se sent libre de continuer la lecture du terrible journal. Il nous en livre, comme pour s'en décharger, des extraits qui révèlent l'inconscience de ce frère qui a toujours voulu faire plaisir aux autres. Sans transition, émerge un vieux drame familial. La force d'évocation des scènes, comme les photos de l'album d'un inconnu, est inégale mais cela n'enlève rien à l'ensemble. Les flash-back de la période de l'après-guerre montrent à quel point les valeurs nationales du devoir et du sacrifice s'étaient incrustées dans le peuple allemand et chez ce père dont l'auteur attendra en vain la confession. Autour de la table, dans les dîners mondains, on discutera par exemple pendant des années de la façon dont on aurait pu gagner la guerre si Hitler avait été éliminé, si tel général n'avait pas pris telle décision,...

À l'exemple de mon frère rend compte par l'intime d'une

tragédie historique et d'un drame familial universel, celui d'un fils cherchant l'amour d'un père fuyant.

Judy Quinn

Simon Harel
LES PASSAGES OBLIGÉS
DE L'ÉCRITURE
MIGRANTE
XYZ, Montréal, 2005,
250 p. ; 27 \$

Le visage littéraire du Québec a bien changé depuis les années 1960-1970. Pendant cette période d'ébullition sociale et de création des mécanismes politiques d'affirmation nationale, la littérature québécoise sera, temporairement, le véhicule de prédilection du discours identitaire (linguistique, politique, idéologique, ethnique, etc.). Ce processus, nécessaire pour certains, synonyme d'exclusion pour d'autres, a, au cours des décennies suivantes, pris des tangentes tout aussi imprévisibles qu'intéressantes. La littérature québécoise actuelle, à l'instar d'autres littératures internationales, est planétaire grâce entre autres aux mouvements des populations et aux moyens de communication électroniques. Ce sont des individus « en mouvement », volontairement ou non venus ici, qui, avec leur talent et leur imaginaire, ajouteront leur grain de sel à la mosaïque qu'est devenue la littérature québécoise. C'est à ces divers phénomènes que s'intéresse Simon Harel dans son essai, *Les passages obligés de l'écriture migrante*.

Destiné à un lectorat spécialisé, l'essai de Simon Harel, professeur au Département d'études littéraires de l'Uni-



versité du Québec à Montréal (et directeur de la collection « Théorie et Littérature » chez XYZ), contient, comme il se doit dans les ouvrages universitaires, le jargon érudit, l'aridité du style et les multiples références à des notions et des ouvrages que les pauvres mortels ignorent. Toutefois, de tels essais, et particulièrement celui-ci, permettent de prendre connaissance des plus récentes recherches et études en littérature québécoise. À cet égard, Simon Harel offre un portrait rigoureux et sans concession de « la problématique migratoire » telle que la révèle le discours social québécois actuel. Il ne recule pas non plus devant la difficile question de l'identité qui « n'est pas l'objet de la littérature, à moins de faire valoir un discours qui concorde avec les visées hégémoniques

des appareils de pouvoirs ».

Force est de constater que ce qui jusqu'à récemment faisait à peine partie du corpus littéraire québécois le bouleverse, le bouscule, bref le renouvelle.

Sylvain Marois

Jacques Le Goff
HÉROS ET MERVEILLES
DU MOYEN ÂGE
Seuil, Paris, 2005,
240 p. ; 79,95 \$

Considéré comme l'un des plus grands spécialistes du Moyen Âge, Jacques Le Goff appartient à la tradition des historiens qui lient l'histoire à la géographie. Au fil de ses ouvrages, il a intégré la dimension humaine à sa réflexion sur l'espace et le temps. Avec *Héros et merveilles du Moyen Âge*, il aborde le monde de l'imaginaire qu'il définit comme « le système des rêves d'une société, d'une civilisation transformant le réel en vue passionnée de l'esprit ».

Quel est son propos ? En une vingtaine de chapitres, autonomes en eux-mêmes, le grand médiéviste nous présente « les héros et merveilles du Moyen Âge tels que le Moyen Âge les a construits, vénérés, aimés, puis légués aux siècles futurs ». En outre, son étude englobe les différents avatars qu'ont connus ces héros et merveilles au fil des époques qui ont succédé au Moyen Âge et jusqu'à aujourd'hui.

L'espace balayé par ce livre coïncide avec celui de la culture chrétienne médiévale et de ses héritages divers : la Bible, l'Antiquité gréco-romaine, les traditions païennes celtique, germanique et slave. De ce tour d'horizon qu'il a voulu européen, Jacques Le Goff a retenu quelques grandes figures historiques bien connues (le roi Arthur, Charlemagne, le Cid, etc.), des représentants de la société médiévale (le chevalier,

le trouvère, le jongleur), des chimères (Mélusine, la licorne, etc.) et quelques lieux symboliques (la cathédrale, le château fort, le cloître). L'ouvrage fait également une large place aux illustrations.

À la lisière de l'essai et du livre « à regarder », sans être vraiment ni l'un ni l'autre, *Héros et merveilles du Moyen Âge* ne devrait pas ajouter à la renommée de Jacques Le Goff. Pour le lecteur, le malaise réside dans la brièveté du propos sur les objets d'étude, brièveté qui le laisse sur son appétit. D'autant plus que cette minceur n'est pas rachetée par l'iconographie. Pour apprécier *Héros et merveilles du Moyen Âge*, il faut le prendre pour ce qu'il est : une invitation à poursuivre ses lectures sur l'imaginaire médiéval.

Yvon Poulin

Marc Sageman
LE VRAI VISAGE
DES TERRORISTES
PSYCHOLOGIE ET SOCIOLOGIE
DES ACTEURS DU DJIHAD
Trad. de l'américain
par Maurice Berrac
Denoël, Paris, 2005,
396 p. ; 39,50 \$

Depuis le 11 septembre, fort nombreux ont été les ouvrages tentant de mieux comprendre les motivations des auteurs des célèbres attentats et de ceux qui ont commis d'autres actes violents au nom de l'islam. La plupart des analystes abordent ce phénomène à partir de leur propre expertise : sociologie, anthropologie, philosophie, histoire, politologie, islamologie. L'intérêt de l'ouvrage de Marc Sageman réside dans la formation intellectuelle, unique, de l'auteur : celui-ci est à la fois psychiatre, docteur en sociologie et ex-agent de la CIA au Pakistan. Il est donc particulièrement bien armé pour avancer une explication différente, se

référant à la fois à la psychologie, à la sociologie et à l'expérience de terrain.

Si les premiers chapitres de l'ouvrage portant sur la genèse du mouvement islamiste empruntent à des éléments connus des experts, le caractère novateur du livre se déploie quand Marc Sageman analyse le parcours individuel des terroristes islamistes. À partir d'une étude détaillée de l'origine ethnique et géographique, du bilan socio-économique des membres connus d'al Qaïda, y compris ceux qui ont évolué à Montréal, l'analyste américain s'attaque d'abord à quelques mythes créés autour de ces personnes : maladie mentale, narcissisme, paranoïa, précarité économique. Selon l'auteur, le saut de ces individus d'un monde « normal » vers celui de la terreur aveugle comporte trois étapes : l'adhésion sociale au djihad (mot arabe pour effort, guerre sainte), suivie d'une poussée progressive vers la foi. Puis l'entrée formelle dans le djihad.

La clé du processus réside dans le *lien social* que suscite l'appartenance à un groupe bien scellé. « Comme dans toutes les relations intimes, ce ciment, l'amour du groupe, se trouve au sein du groupe. Il est bien plus pertinent d'attribuer le terrorisme à l'amour du groupe qu'à la haine de l'extérieur. » L'appartenance à une entité close, nouveau pivot identitaire, est ce qui permet de comprendre l'évolution d'individus, la plupart en apparence sains d'esprit, vers la mise en œuvre d'actions nihilistes. Pour maints d'entre eux, dit l'auteur, la précarité psychologique, souvent liée à l'exil, et la recherche d'un « apaisement émotionnel », agissent comme catalyseurs. C'est donc en comprenant intimement cette évolution particulière qu'il convient de les combattre.

Yvan Cliche

La Maison de pierre
 ROMAN

HÉLÈNE SÉVIGNY
 LES ÉDITIONS JCL

~1759~

Les Anglais viennent de conquérir la Nouvelle-France. Les résidants de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal sont contraints de rendre les armes. Humiliation, sentiment d'abandon et frustration d'un peuple conquis composent le menu quotidien.

Dans cette poudrière, où l'amour peut tout de même naître et se développer, la fille du colonel de Mazières, Margaret, s'éprend d'un officier anglais qu'elle rencontre discrètement dans une maison de pierre abandonnée.

Mais le père, qui perce le secret, ne prise guère cette relation. Comme il n'entend pas jouer le jeu de l'ennemi et se soumettre à ses quatre volontés, il est prêt à tout pour saboter le bonheur des amants et, surtout, les séparer.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts du Québec SOPAC Patrimoine canadien

essai

Dominique Boisvert
L'ABC DE LA SIMPLICITÉ
VOLONTAIRE
 Écosociété, Montréal, 2005,
 158 p. ; 15 \$

La simplicité volontaire, on en parle, mais sait-on de quoi il s'agit au juste ? Pour qui désire en connaître plus sur le sujet, Dominique Boisvert, membre fondateur du Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV), a préparé un petit ouvrage permettant de saisir l'essentiel de ce qui serait en voie de devenir « un mouvement social important pour l'avenir de notre planète ».

D'entrée de jeu, on apprend qu'il n'existe pas de définition univoque de la simplicité volontaire. Dans sa « dimension englobante et multiforme », la « SV » est à la fois un processus individualisé et un mouvement collectif. Ici comme ailleurs dans le monde émergent des mouvements d'opposition au rythme de vie effréné de la société de consommation ; des individus décident de retrouver une liberté en vivant selon leurs valeurs personnelles plutôt qu'en fonction « des esclavages de la mode, de la publicité ou du qu'en-dira-t-on ». Dans sa plus simple dimension, la simplicité volontaire consiste à chercher le bonheur ailleurs que dans l'accumulation de biens matériels.

Selon Dominique Boisvert, cinq grands thèmes préoccupent en fait les *simplifiers* et les *simple-lifers* : l'argent, le temps, l'environnement, la justice sociale et la spiritualité. La simplicité volontaire privilégie les personnes plutôt que les choses, le bien commun plutôt que l'intérêt individuel, l'être plutôt que l'avoir, le durable plutôt que

le jetable, etc. Sans prôner la privation, la « SV » propose à chacun de s'interroger sur ses valeurs profondes, et d'adapter sa vie afin de les respecter.

Conseillé par le préfacier Serge Mongeau, initiateur du mouvement au Québec, *L'ABC de la simplicité volontaire* constitue donc un outil essentiel pour celui ou celle qui désire s'initier rapidement au sujet. La première partie de l'ouvrage, composée de courts chapitres, répond de façon claire et efficace aux questions et objections les plus courantes (La SV c'est quoi ? Pour qui ? Comment y arriver ?), tandis que la deuxième partie présente une liste complète de ressources diverses (livres, publications, groupes, sites web, etc.). Et soyez rassurés : nul besoin d'adhérer à un groupe ou de respecter un credo pour pratiquer la simplicité volontaire. La lecture du petit livre de Dominique Boisvert m'a effectivement appris qu'en choisissant de ne pas posséder le câble, un micro-ondes ou un cellulaire, puisque cela va à l'encontre de mes valeurs, je suis moi-même une pratiquante !

Véronique Pepin

Léon Askénazi
LA PAROLE ET L'ÉCRIT
 T. II, PENSER LA VIE JUIVE
 AUJOURD'HUI
 Albin Michel, Paris, 2005,
 649 p. ; 47,95 \$

Voici enfin le second volume de *La parole et l'écrit : Penser la vie juive aujourd'hui*. Alors que le premier nous donnait directement accès à l'enseignement de Léon Askénazi en plus de nous fournir les dates importantes de sa vie, une bibliographie scientifique, une



liste fort utile des textes et écrits sur l'auteur de même que des index complets, celui-ci, encore préparé par Marcel Goldmann, réunit plutôt une série de textes fondamentaux sur les aspects de la vie juive à notre époque démontrant que son étonnante modernité réside dans son caractère à la fois singulier et universel. Indissociable d'une pensée de la communauté et de la collectivité, cette réflexion suppose un retour rigoureux à l'identité hébraïque dans la mesure où l'image du Juif ghettoïque de l'exil doit être selon lui dépassée pour ouvrir la dimension de l'Hébreu sans retomber dans l'archaïque.

C'est donc un parcours en trois moments : Juif, Israélien puis Hébreu, lequel permet de retrouver la richesse d'une pensée politique mariant trois

mondes : séfarade, ashkénaze et diaspora. Sa pensée et son action rejoignent donc celles du Rav André Neher et d'Emmanuel Levinas. Appuyé par son épouse, Mme Esther Askénazi, le Rav Yéhouda Léon Askénazi s'est toute sa vie (1922-1996) consacré à l'élaboration et à la mise en place des cadres du judaïsme francophone séfarade, tant en Algérie, sa patrie d'origine, qu'en France et au Canada.

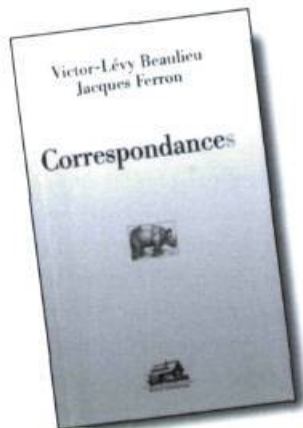
Le fait qu'il fut un descendant d'une longue lignée de rabbins d'Algérie et qu'il vécut dans la culture juive traditionnelle ayant comme base le *Talmud*, la halakha et l'enseignement de la kabbale n'est sans doute pas étranger au fait qu'il considéra toujours la *Torah*, non comme un univers mythique, mais comme un ensemble de récits de la constitution de l'identité du peuple juif. Alors qu'Emmanuel Levinas fonda sa philosophie sur la relation à autrui du sujet humain, Léon Askénazi entend le sens de la vie dans la relation à l'ensemble d'Israël (le *klal Israel*) et propose une vision de l'histoire comme processus de l'engendrement du fils de l'homme, ce que démontre à merveille la bar-mitsvah, moment d'entrée symbolique et réelle pour l'être humain dans sa lignée transgénérationnelle.

Michel Peterson

Victor-Lévy Beaulieu
et Jacques Ferron
CORRESPONDANCES
 Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
 2005, 110 p. ; 18,95 \$

C'est avec émotion que j'ai lu *Correspondances* de Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron. Chaque phrase y est porteuse de vérité et est empreinte de l'amitié profonde qui lia les deux écrivains comme un fils à son père. J'y ai retrouvé la bonté d'allure hautaine que j'avais

connue chez Jacques Ferron et le cœur bouillant d'un Victor-Lévy Beaulieu désespérément fou de l'écriture. Rarement a-t-on vu, au Québec, une amitié si intense entre écrivains et si profondé-



ment vécue malgré sa discrétion. Sans Jacques Ferron, Victor-Lévy Beaulieu eut été différent et sans ce dernier, Ferron n'aurait peut-être pas réussi aussi bien sa sortie littéraire avec des œuvres comme *Rosaire*, *L'exécution de Maski*, *La conférence inachevée* et *Le pas de Gamelin*. Une belle aventure qu'il était important de faire connaître. Les bibliographies des deux auteurs publiées à la fin du volume prouvent, s'il le fallait, à quel point cette confrontation a été fructueuse.

Jean-Claude Dussault

André Carpentier
RUELLES,
JOURS OUVRABLES
FLÂNERIES EN RUELLES
MONTRÉALAISES
Boréal, Montréal, 2005,
361 p. ; 29,95 \$

Véritable fresque de déambulations au cœur des ruelles de la métropole, le dernier récit d'André Carpentier découvre la beauté dans les petites choses. Après un premier recueil de *fragments nomades*, qui relatait un voyage au Tibet (*Mendiant de l'infini*, Boréal, 2002), *Ruel-*

les, jours ouvrables est le fruit de trois années à *flânoter*, « qui, à l'oreille, joint la flâne à la prise de notes ». Sans datation exacte, les instants et leurs visions qui ont guidé Carpentier laissent le lecteur libre de son parcours, ce dernier pouvant lire « par bribes et par secousses » les fragments regroupés par carnets de saisons.

À travers les gestes quotidiens, les odeurs et les couleurs changeantes, au-delà des clôtures, sur les balcons, André Carpentier explore la vie des ruelles, car réellement elles vivent. « Un tel lieu n'est pas muet, qui porte ce qu'on l'incite à nous révéler. » Et ainsi cohabitent l'être et le lieu. Voyant la cour comme le prolongement de l'intérieur qui dévoile l'intimité, l'écrivain flâneur s'interroge sur soi et l'autre. On déambule avec lui dans ses errances, comme un inconnu au cœur de ce qui est familier, avec un regard neuf sur ce qui l'entoure,

s'y prenant même à flâner en tournant les pages comme les coins de ruelles !

L'errance dans ces lieux permet aussi à l'auteur de faire remonter ses souvenirs à la surface, comme celui d'un baiser volé dans la noirceur, ou encore de sa première cigarette. Dans une quasi-somnolence, le promeneur projette ses émotions sur les passants et livre ses impressions, dans un imaginaire proche de celui de l'enfance. C'est parfois aussi au tour de l'observateur d'être observé, le jeu des regards se renverse, le sentiment d'être étranger, même là où il a grandi, l'étreint.

André Carpentier donne par ailleurs un bel aperçu d'un Montréal différent mais actuel. « J'ouvre un chemin sous le tracé commun. Je m'active à saisir des liens qui n'existent que parce que je les tisse dans l'inépuisable fragmentation du monde. » À lire, pour la grâce de l'écriture d'André Carpentier, et

pour côtoyer ces ruelles montréalaises qui ne se livrent pas toujours à l'écrivain flâneur, ce « danseur à claquettes au bord du précipice ».

Nicolas Davignon



Jeannine Laurent
et Jacques Saint-Pierre
POLICIERS ET
POMPIERS EN DEVOIR
1851-1977
Publications du Québec,
Québec, 2005,
205 p. ; 29,95 \$

Vous souvenez-vous des bornes d'appel rouges à deux portières contenant un téléphone ? On les trouvait encore, dans les années 1970, à des coins de rues dans certaines villes comme Québec : elles servaient à prévenir directement les policiers ou les pompiers en cas d'urgence. C'est le type d'images du passé que les historiens Jeannine Laurent et Jacques Saint-Pierre ont choisi d'évoquer dans le recueil de photographies lancé à l'occasion des Jeux mondiaux des policiers et des pompiers qui se sont déroulés à Québec en juillet 2005.

Les neuf sections de ce livre soigné présentent le travail des policiers et des pompiers de toutes les régions du Québec. L'ouvrage offre une photographie par page, accompagnée d'une légende expliquant les circonstances de l'événement immortalisé ; la plupart sont inédites. Parmi les photographies les plus surprenantes, on

Festival des écrits de l'ombre

- Tous les genres littéraires sont admis
- Tous les auteurs participants pourront y présenter l'ensemble de leurs écrits
- Faire connaissance et échanger avec d'autres auteurs, le milieu littéraire et les maisons d'édition
- Un répertoire présentant tous les auteurs participants sera diffusé

<p>Contact / Informations : Danielle Sarrazin, directrice Festival des écrits de l'ombre C.P.35 Saint-Antoine-de-Tilly G0S 2C0 sarrabourg@globetrotter.net</p>	<p>Le Consulat général de France à Québec est heureux de s'associer à cet événement</p> <div style="text-align: center;"> <p>Liberté - Égalité - Fraternité RÉPUBLIQUE FRANÇAISE Consulat général de France à Québec</p> </div>
--	---

essai

retiendra celle de l'ancienne Prison de Québec (aujourd'hui devenue une partie du Musée national des beaux-arts du Québec), les premières escouades féminines et le célèbre Wilbert Coffin, dont la condamnation à mort avait créé une « affaire » en 1956.

Cette histoire des activités policières témoigne d'une époque lointaine : on y voit des policiers procédant à la saisie, en 1937, de journaux communistes (*Clarté*) et également d'outils de propagande soviétique à l'époque de la « Loi du cadenas ». Une autre photo montre deux « professionnelles » attendant au coin d'une rue, dans le quartier « Red light » de Montréal, en 1947. Les auteurs ont réussi à décrire, à travers ces photos « officielles », les faits sociaux d'une époque, en évitant l'apologie trop facile. La section consacrée au travail des pompiers offre par ailleurs une image spectaculaire du métier. On découvre ainsi une photo peu commune de la basse-ville de Québec, anéantie par un incendie majeur en 1866, tout comme la ville de Hull dévastée en 1900. La dernière section présente des « champions » policiers, comme le légendaire Louis Cyr (1863-1912).

La collection « Aux limites de la mémoire » regroupe une douzaine de titres offrant une histoire thématique du Québec par la photographie. Le présent ouvrage couvre le spectre le plus large de la série (plus d'un siècle). Il s'arrête à 1977 : signe que l'histoire envahit progressivement notre contemporanéité. Si vous connaissez un policier ou un pompier, recommandez-lui ce livre.

Yves Laberge

Moshé Idel
**MYSTIQUES MESSIANIQUES
DE LA KABBALAH AU HASSIDISME,
XIII^e – XIX^e SIÈCLE**
Trad. de l'anglais
par Cyril Aslanov
Calmann-Lévy, Paris, 2005,
634 p. ; 54,95 \$

Professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et digne successeur de Gershom Scholem à la chaire de Kabbalah, Moshé Idel développe depuis plusieurs années une approche phénoménologique dont les points de convergence sont la nature et la signification de la cabale. C'est par un patient et colossal travail de recensement, d'exhumation et de conservation des textes



kabbalistiques juifs qu'il a pu prolonger la typologie de Scholem en critiquant toutefois son historiosophie. Tandis que ce dernier limitait la distinction entre la cabale théosophique et la cabale extatique à l'Espagne du XIII^e siècle, Moshé Idel en

fait deux courants phénoménologiques sans jamais les figer et surtout, en contestant l'idée selon laquelle la cabale serait issue d'une conjonction du néoplatonisme tardif de Jamblique et de Proclus et du gnosticisme juif. Loin de pouvoir être référée à ce dernier courant, la cabale se dessine progressivement en Languedoc, après Maïmonide. Dans *Mystiques messianiques*, on assiste donc, comme le souligne judicieusement Umberto Eco dans sa préface, à une « lutte entre père et fils », lutte qui, rappelle-t-il également, met en scène l'angoisse de l'influence mise en lumière dans la transmission intellectuelle par Harold Bloom, le grand savant étatsunien, auteur de *Kaballah and Criticism* (1975).

Moshé Idel confronte ici le modèle vertical (Dieu et moi) au modèle horizontal (l'histoire et nous) afin de montrer que cette opposition ne fonde nullement la distinction entre mysticisme et messianisme. En réalité, il s'agit pour lui, au-delà d'une classification des sources antiques et d'un recours à une herméneutique conduisant à une réévaluation de l'histoire, de considérer le lien indissoluble entre les deux pour autant qu'on en précise les points de rupture et de convergence. Pensant dans le sillage de Franz Kafka et de Walter Benjamin la question du Messie, Idel écrit : « L'imminence et l'acuité du messianisme sont caractéristiques d'une attente dénuée de toute supputation et de calcul de temps, et qui implique aussi le report. Cette attente consiste en une disponibilité à l'irruption d'un avenir meilleur ». Si on peut selon Eco lire cette œuvre psychanalytiquement, ce n'est pas seulement à cause de la lutte mentionnée, mais aussi parce qu'elle s'adresse constam-

VOLUMISANT!



MARQUIS
imprimeur de livres

Montréal: 514.954.1131 • Cap-Saint-Ignace: 418.246.5666

ment à l'inconnu, à une expérience ouverte du mythe dans la vie.

Michel Peterson

Thomas Laqueur
LE SEXE EN SOLITAIRE
CONTRIBUTION À L'HISTOIRE
CULTURELLE DE LA SEXUALITÉ
Trad. de l'anglais
par Pierre-Emmanuel Dauzat
Gallimard, Paris, 2005,
512 p. ; 57 \$

De la masturbation, Thomas Laqueur sait tout. En tout cas, ce professeur d'histoire à Berkeley a tout lu de ce qui s'est écrit sur le sujet depuis Aristophane jusqu'aux pages Web. En publiant le fruit de ses recherches sur le « libertinage en solitaire », il poursuit un travail de recherche et d'analyse sur l'histoire de la sexualité en Occident entamé avec *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, paru en 1992 chez Gallimard. On l'aura compris, son sujet réside moins dans l'activité sexuelle elle-même que dans le discours qu'elle suscite.

Chose étonnante, *Le sexe en solitaire* nous apprend que la condamnation dont a fait l'objet la masturbation est récente. Thomas Laqueur la fait remonter très précisément à 1712, date de la parution d'*Onania* d'un certain John Marten. Sous prétexte de dénoncer une pratique dangereuse pour la santé, Marten, pornographe « soft », vantait les bienfaits des remèdes susceptibles de réparer les graves torts physiques causés par ce « vice infâme ». L'ouvrage allait vite s'affranchir de ses origines douteuses et connaître un succès tel qu'en une vingtaine d'années et après dix-sept rééditions, le néologisme « masturbation » trouvait son chemin

Le temps et l'éternité

L *Le temps aboli*, du regretté Thierry Hentsch, se présente comme la suite de *Raconter et mourir* avec la différence que les périodes couvertes possèdent des extensions différentes. Alors que le premier tome de cette saga affrontait une durée de trois millénaires, celui-ci, qui se lit également *comme un roman* dont chacun des chapitres se soutient de lui-même, « s'en tient » à 257 ans, soit du *Dom Juan* de Molière au dernier tome de *La recherche du temps perdu*, de Marcel Proust. Ce qui noue ces grands textes de l'humanité, si *éternellement actuels*, sur la chaîne de l'Histoire, c'est qu'ils posent chacun à leur façon la question du temps lui-même à travers le déploiement d'écritures et de thématiques spécifiques.

Chez Molière, la question du mensonge, de l'hypocrisie et de la liberté éclairent jusque dans le politique ce qui, des rapports humains, s'organise sur le mode de la fiction. Nous ne sommes finalement pas si loin de Proust et de la faiblesse nerveuse du petit Marcel en proie à la division des corps précipitée par la blessure de la passion. Qu'il repère dans la césure de *La princesse de Clèves* l'énigme de l'impossible amour, explore la faillite du roman à travers le paradoxe de la liberté dans *Jacques le fataliste* ou observe les abysses sadiens, la

démésure du pacte faustien, la puissance hégélienne du négatif ou l'extrême gratuité joyeusement, c'est chaque fois le vertige existentiel de l'éternité qu'interroge Thierry Hentsch. Il en va ainsi de sa très inspirante lecture de *Candide*, de Voltaire, où la distinction entre le et la politique se trouve posée dans sa radicalité à travers les aventures d'un personnage en venant à cultiver à l'écart d'un monde invivable son petit jardin intérieur. De même, lorsqu'il lit dans Sade la farce et l'insignifiance du bien commun, utopie des borgnes, dans Rousseau l'angoisse de l'autre et les paradoxes du contrat social, Hentsch, à travers toute l'ambiguïté de l'humble précision de ses lectures, identifie au fond chaque fois notre condition d'humain, à la fois dérisoire et sublime.

Michel Peterson

Thierry Hentsch
LE TEMPS ABOLI
L'OCCIDENT ET SES GRANDS RÉCITS
Boréal/Presses de l'Université de Montréal,
Montréal, 2005, 411 p. ; 27,95 \$

dans la première grande encyclopédie du XVIII^e siècle.

Jugée dans l'Antiquité et même chez les pères de l'Église comme une pratique sexuelle plutôt anodine, la masturbation ne fit jamais l'objet de condamnation particulière. Dans la civilisation hébraïque, cette forme de sexualité fut même ignorée. Il n'existe en effet aucun mot pour la nommer. Ainsi donc, contrairement aux idées reçues, la dénonciation sans appel de cette « abominable immondice » n'est pas née d'un discours judéo-chrétien archaïque, mais de certains grands esprits du siècle des Lumières, médecins et philosophes en tête.

Comment le discours domi-

nant est-il passé d'une tolérance bienveillante à une espèce de prurit moral sitôt abordée la question de la masturbation ? Pour Thomas Laqueur ce revirement coïncide avec les balbutiements de l'économie moderne et l'émergence de l'idée d'un contrat social. « La masturbation constitue une économie solitaire, une industrie artisanale du désir hors de toute régulation qui produit tout à la fois le besoin et la satisfaction perverse. » Perçu comme un dérèglement de la sociabilité, le vice solitaire mettait donc en péril les fondements mêmes d'une civilisation que l'on cherchait à bâtir.

Extrêmement bien documenté, sérieux dans son propos

sans être austère – merci à l'auteur de nous faire grâce d'un humour facile considérant son sujet –, un brin longuet et répétitif, *Le sexe en solitaire* se laisse lire avec intérêt si l'on croit que la sexualité peut servir de révélateur des courants profonds qui meuvent les sociétés. Surtout, sa lecture nous rappelle que les sociétés ont très souvent tendance à confondre les options intellectuelles du moment avec les vérités pérennes. Il est bon de se le rappeler à une époque où la masturbation est non seulement réhabilitée comme pratique sexuelle légitime, mais devient même un passage obligé pour jouir d'une sexualité dite épanouie.

Yvon Poulin

